

au ciel. « Il n'y a plus de dieux, disait le plus grand nombre; c'est la dernière et l'éternelle nuit pour le monde; c'est le chaos; c'est l'embrasement universel. » Le neveu de Pline ajoute que, pour lui, sa consolation était de penser que, s'il périssait, le monde périssait avec lui. Quand on commença à reprendre possession d'un sol que les ébranlements souterrains faisaient encore frémir, la plupart des imaginations étaient comme hallucinées; ces hommes se raillaient de leurs misères et de celles d'autrui; ils annonçaient pire encore pour le lendemain. A Rome, où l'on vit tout à coup la lumière du soleil obscurcie par des nuages de cendres, dont, pendant plusieurs jours, on ignora la cause, on crut aussi, selon Dion, que le monde était bouleversé, que le soleil allait se perdre dans le sein de la terre ou que la terre allait se confondre avec le ciel¹.

Nous ne pouvons apprécier le nombre d'hommes qui périrent. On n'a trouvé à Pompeii et à Herculaneum qu'un petit nombre de squelettes, et l'on est porté à croire, contrairement au témoignage de Dion, que le peuple eut le temps de s'enfuir; mais, hors de la ville, ces fugitifs auraient-ils trouvé un plus sûr abri? Il y eut plus d'une illustre victime. Le poète Cæsius Bassus aurait été brûlé avec sa maison. Un Agrippa, neveu du prince juif dont nous avons parlé, périt aussi avec sa femme. Tout le monde sait enfin que Pline trouva la mort au pied du Vésuve. Commandant la flotte de Misène, aux premiers symptômes de l'éruption,

¹ Pline, *Ep.*, VI, 16, 20; Xiph., LXVI, 22; Suet. *in Tit.*, 8; Victor, *Epit.*, X, 12; Euseb., *Chron.*; Zonaras; Oros., VII, 9; Statii *Sylv.*, IV, 4 (v. 78), 8, V, 3 (v. 205); Joseph., *Ant.*, XX, 7 (5); Martial, IV, 44; Tertull., *de Pallio*, 2, *Apolog.*, 40; *de pœnitent.*, 12; Marc Aurèle, IV, 48; Silius Italicus. Selon Plutarque, cette catastrophe avait été prophétisée. *De his qui sero a numine*, p. 566. D. (ed. Xylander). Allusion qui y est faite dans les livres sibyllins, IV, 124.

il avait pris la mer et était allé le long des côtes recueillir sur ses bâtiments les malheureux qui fuyaient cette terre ébranlée. Tout en naviguant sous une pluie de cendres et de pierres volcaniques qui tombaient sur son bord, il continuait tranquillement à observer, à dicter, à décrire ce phénomène qui allait lui donner la mort. La mer n'étant plus tenable, il alla aborder à Stabies au pied du Vésuve. Là, il rassura les habitants; puis, en vrai Romain, « il prit son bain, soupa, causa, se coucha, dormit, ronfla aux heures et avec son calme ordinaires. Pendant la nuit, chassé de la ville par l'éroulement des maisons, il alla, après avoir bu un peu d'eau, reprendre son sommeil sur une toile étendue au bord de la mer. Mais ce sommeil était déjà celui de l'asphyxie, et lorsque, averti de fuir par les émanations sulfureuses qui s'approchaient de lui, il voulut se lever, appuyé sur deux esclaves, il retomba mort entre leurs bras. Tout ce qui était là prit la fuite, et ce ne fut que trois jours après, les ténèbres étant dissipées, que l'on trouva son corps, entier, encore revêtu de sa robe et dans l'attitude d'un homme qui repose. » Ainsi mourut Pline l'Ancien, martyr de la science, dit-on, j'aime mieux croire martyr de l'humanité; la science ne mérite guère de faire des martyrs.

D'autres malheurs suivirent ce malheur. Titus avait à peine quitté Rome pour porter des secours à la Campanie, qu'un affreux incendie éclata. Le Capitole fut de nouveau brûlé, et, au pied du Capitole, le feu envahit toute cette plaine, aujourd'hui la partie de Rome la plus habitée, qu'Auguste et Agrippa avaient couverte de monuments. Le théâtre de Balbus, celui de Pompée, les thermes d'Agrippa, beaucoup d'autres édifices brûlèrent pendant trois jours et trois nuits. A l'incendie succéda l'épidémie, plus grave, dit

Suétone qu'on ne l'avait peut-être jamais vue; amenée, selon quelques-uns, par les cendres que le vent avait apportées du Vésuve, peut-être par le désordre et le dénûment qui durent suivre l'incendie. Il y avait eu de même sous Néron, à la suite les uns des autres, désastres en Campanie (63 et 65), peste et incendie à Rome (65); il semblait que l'on recommençât les mêmes malheurs, avec les éruptions volcaniques de plus, mais aussi avec la tyrannie de moins.

Car du moins Titus s'affligeait, consolait, secourait; il envoyait des médecins aux malades, il faisait invoquer les dieux pour les affligés. Il déclarait que son trésor resterait chargé de toutes les pertes que l'incendie avait occasionnées dans Rome. Les villes et les rois lui offraient des aumônes; il les refusait. Parmi les victimes que la catastrophe avait faites, beaucoup ne laissaient pas d'héritiers, et leurs biens passaient au fisc; Titus abandonnait ces biens aux villes qui avaient souffert. Deux consulaires, avec une charge d'or, durent visiter et soulager la Campanie. Les palais impériaux furent dépouillés pour rendre aux monuments et aux temples leur splendeur perdue. Rome et l'Italie se relevèrent promptement, comme les peuples se relèvent quand ils ont un peu de confiance dans l'avenir. Les deux seules villes d'Herculanum et de Pompeii, l'une sous sa couche de lave refroidie, l'autre sous son manteau de cendres, absentes du souvenir des hommes, restèrent ensevelies pour dix-sept siècles.

Mais le plus grand de tous les maux de l'empire, c'était l'inquiétude du lendemain, parce que le lendemain était connu sous le nom de Domitien¹.

¹ Sur la jeunesse de Domitien, voy. *Rome et la Judée*, ch. II, p. 269, s. ;

On le sentait en effet; cette société, trop désordonnée encore, appelait un maître désordonné. Le parti néronien vivait toujours, quoique Néron fût mort depuis douze ans, et mort sans héritier.

A côté de Titus, dans un coin du palais, était l'espérance et le héros futur de ce parti. Domitien, par son ambition sournoise et dépravée, par ses désordres, par l'abus qu'il avait fait d'un jour de pouvoir, par ses velléités trop certaines de trahison, avait déjà inspiré de la défiance à Vespasien. Il avait été tenu en une sorte de disgrâce. Vespasien mort, il avait comploté de se présenter aux soldats, de leur faire largesse, et, en vertu d'un prétendu testament, de se porter héritier ou cohéritier de la pourpre. Malgré ces torts, Titus s'était montré généreux envers son frère; n'étant que César, il l'avait défendu auprès de Vespasien; devenu Auguste, il lui offrait sa fille en mariage, il lui promettait l'empire après lui, il le suppliait avec larmes « d'être pour son frère ce que son frère était pour lui, » il lui demandait presque pardon d'être empereur. Mais Domitien refusait cette alliance, gardait avec soin toute sa rancune, faisait toujours parler (chose peu croyable) d'un testament disparu, intriguait auprès des armées, tramait des projets de fuite, même d'assassinat. Domitien se sentait une puissance. Titus avait beau être les délices du genre humain; il savait parfaitement qu'une bonne partie du genre humain lui préférerait ce jeune homme fantasque et atrabilaire qui passait sa vie à faire des vers et à tuer des mouches à coups d'épingle dans sa maison d'Albano.

Quoi qu'il en soit, le jour que Domitien désirait arriva,

Suet. *in Domit.* 1, 2; Xiphil. LXVI. 2, 5; Tacite. *Hist.* III, 69, 74, 86; IV, 2, 46, 51, 52, 80, 85, 86.

grâce à son crime ou à sa fortune, plus tôt qu'on ne devait l'attendre. Titus n'avait que quarante et un ans ; il avait hérité de la robuste santé de son père ; son cou de taureau attestait la vigueur de son corps : mais, menacé par les embûches de son frère et persistant à l'épargner, il était triste et abattu. Vers la fin des jeux romains (du 4 au 12 septembre) de l'an 81, ayant vu, au moment du sacrifice, la victime se dérober, et ayant entendu un coup de tonnerre par un temps serein, touché de ces présages sinistres, il pleura abondamment devant tout le peuple. Les jeux finis, il se mit en route pour cette maison de campagne de Phalacrine qui avait vu naître et mourir son père. Au premier relais, le fièvre le prit. Il était à cheval, il se fit porter en litière. Là, abattu, écartant les rideaux de sa litière, il regarda le ciel et se plaignit à plusieurs reprises que les dieux lui ôtassent une vie qu'il n'avait pas mérité de perdre. Il ajouta qu'il n'avait à se repentir d'aucune action de sa vie, une seule exceptée. Il me semble assez clair, bien qu'on ait discuté sur l'interprétation de cette parole, qu'il s'agit de sa douceur envers Domitien, par qui il se croyait empoisonné.

Du reste, les écrivains racontent diversement ses derniers moments. Suétone n'indique rien au delà de ce que nous venons de raconter. D'après une phrase fort laconique de Plutarque¹, il paraît que les médecins attribuèrent sa mort à un bain pris pendant la fièvre, parce que Titus, comme la plupart des Romains, s'était habitué à ne pouvoir prendre aucune nourriture sans s'être baigné auparavant. D'après Philostrate², Domitien lui aurait fait

¹ Plutarque, *de Sanitate tuenda*, II et III, p. 125 D, 124 C (ed. Xylander).
² Philost., *in Apoll.*, VI, XIV.

prendre pendant son repas la chair d'un poisson venimeux appelé lièvre de mer. Mais Philostrate est bien apocryphe, et le lièvre de mer ne l'est peut-être pas moins. Ce qui paraît plus grave et rappelle les derniers moments de Tibère hâtés par Caligula, c'est l'assertion de Dion Cassius que, à un instant où Titus n'était pas encore désespéré, Domitien, sous prétexte de le soulager, le fit jeter dans un bain de neige. Il respirait encore, ajoute Suétone, quand Domitien le déclara mort, ordonna de l'abandonner, et partit pour Rome afin de se faire reconnaître empereur. (Ides de septembre, 15 septembre 81.)

Titus avait régné deux ans, deux mois et vingt jours. Quelques anciens le félicitent presque ironiquement de cette brièveté de son règne. Il régna si peu, dit le Grec Dion Cassius, qu'il n'eut le temps de commettre aucune faute. Il fut heureux pour Titus, dit le même écrivain, de mourir aussi jeune, comme il fut malheureux pour Auguste de vivre aussi vieux. Un moderne spirituel et savant va jusqu'à penser qu'après tout les deux premières années de Néron valent bien autant que les deux années de Titus, et que, si Titus eût vécu, il eût bien pu devenir ce que devint Néron. Il oublie que Néron, empereur à seize ans, avait commencé par n'être qu'un enfant qui se laissait conduire par d'assez sages précepteurs ; dès qu'il fut mûr, il s'émancipa, et la bête féroce se fit sentir. Titus, au contraire, arriva mûr à l'empire : son gouvernement ne fut pas celui d'un débutant timide ou d'un enfant bien dirigé ; ce fut celui d'un homme ; on peut le croire, d'un homme de cœur, et certainement d'un homme de sens. Il n'eût pas aussi aisément changé.

Quoi qu'il en soit, Rome pleura Titus. La nouvelle de sa

mort arriva le soir. Les sénateurs, sans être convoqués, se rendirent de nuit aux portes de la curie encore fermée et, avant qu'elles fussent ouvertes, commencèrent à délibérer dans la rue un décret d'éloge et de remerciement à sa mémoire, tel qu'il ne s'en était jamais fait, même pour un prince vivant. Chaque citoyen porta son deuil comme si c'eût été celui de son propre fils. La Rome des honnêtes gens savait bien sous quel régime elle tombait. Les appréhensions que Titus avait heureusement trompées étaient bien plus certaines à l'égard de son frère. On comprenait que le temps de répit donné à l'empire était achevé. La pente était toujours dans le sens néronien; Rome se sentait tellement apte à la tyrannie, qu'elle ne croyait guère à une suspension durable de ce mal, encore moins à un préservatif à lui opposer.

CHAPITRE VI

DOMITIEN — PRÉLIMINAIRES DES PROSCRIPTIONS

— 81-95 —

Si Rome avait besoin d'un tyran, Domitien pouvait lui en faire un très-convenable.

Titus Flavius Sabinus¹ (on le surnommait Domitianus du nom de sa mère) avait de grandes qualités pour cet emploi. Il était haut de taille et beau de visage. Il avait dans la physionomie un air modeste qui allait souvent jusqu'à la rougeur et trahissait l'ingénuité de son âme. Il avait en effet, comme l'avaient eu Néron et Caligula, une certaine timidité morose et malade; il était nerveux; il n'aimait à voyager qu'en litière ou en bateau, et encore fallait-il que son bateau fût remorqué par un autre, parce

¹ Né à Rome le 24 octobre 51. — César en décembre 69. — Consul en 72 (?), 75, 74, 75, 76, 77, 80, 82, 85, 84, 85, 86, 87, 88, 90, 92, 95. — Imperator vingt-deux fois, dans les années 81, 85, 85, 86, 88, 89, 92. — Censeur à partir de l'an 84 ou 85. — Auguste et revêtu de la puissance tribunitienne à partir du 15 septembre 81. — Tué à Rome le 18 septembre 96. Voy. Suetone, *in Domitiano*; Xiphilin, LXVII Aurelius Victor, *de Cæsarib.* II; *Epit.* II; Tacite, *Agricola*; Eutrop, VII.